

Jean-Michel BEAUDET, *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales*

Sylvaine Camelin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/19740>
DOI : 10.4000/jsa.19740
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021
Pagination : 255-259
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Sylvaine Camelin, « Jean-Michel BEAUDET, *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 107-1 | 2021, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/19740> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.19740>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

Jean-Michel BEAUDET, *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales*

Sylvaine Camelin

RÉFÉRENCE

Jean-Michel BEAUDET, *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales*, Éditions de l'EHESS (En temps & lieux, 73), Paris, 2017, 196 p., bibliogr., index, annexe, ill. (noir et blanc), carte, discographie, filmographie.

- 1 Dans cet ouvrage, Jean-Michel Beudet partage 45 ans de souvenirs, des souvenirs sonores, olfactifs, dansés, des souvenirs corporels qui sont toujours des souvenirs personnels et dont les plus anciens remontent à 1972. Je ne suis pas ethnomusicologue et je connais peu et sûrement mal l'Amazonie, la Guyane et la Nouvelle-Calédonie dont il est question dans ce livre. Je me livre simplement au plaisir de la lecture en emboîtant le pas de l'auteur qui, lui-même, suit, en 1975, l'un de ses amis disant « Nous cheminions ensemble... » (p. 27). Se forme alors, progressivement, une « composition » (p. 11) qui pourrait permettre de comprendre quelque chose de l'engagement dans la rencontre. *Jouer, danser, boire. Carnets d'ethnographies musicales* est un livre qui, chemin faisant, raconte des histoires, des rencontres, des relations d'amitié, en somme des échanges d'êtres humains entre eux. Ce qui se forme, page après page, ressemble à une pièce de tissu faite de fils qui se nouent les uns avec les autres pour composer un tout qui offre un regard sur des moments et des endroits du monde. Un enchevêtrement qui construit une connaissance. C'est un livre qui se déroule sur un temps long, 45 ans on l'a dit, et qui, donc, fait appel à la mémoire, mais une mémoire qui n'est pas ici convoquée explicitement comme un outil d'analyse, mais plutôt sollicitée comme une forme de connaissance à part entière. Plutôt que de mémoires, on pourrait parler d'évocations ou

de remémorations dans lesquelles se manifestent la volonté et la capacité de faire apparaître ou réapparaître des scènes dans leur épaisseur, dans leur densité.

- 2 Organisé en cinq chapitres précédés de quelques pages d'introduction, l'ouvrage se clôt (avant annexe, bibliographie et index) par la description d'une journée ordinaire, traversée par les jeux des enfants à la rivière, une grand-mère et un ethnologue qui allument un feu, des amoureux qui rient du matin au soir et un lancinant rappel des violences subies : « des siècles de génocide, de mépris, de viols, d'admiration romantique, de tentatives d'assimilation » qui pourtant ne parviennent pas à étouffer cet autre pan de la réalité « nous sommes vivants, nous sommes debout ». C'est bien tout cela que l'auteur nous donne à voir et à entendre en naviguant dans le temps (1972-2017) et dans l'espace (deux continents). Les titres de chapitres marquent la tonalité des pages à suivre : « Un peu de courage », « Un souci d'amitié », et sont suivis d'une indication spatiale large : Brésil central, Guyane, Nouvelle-Calédonie, Bolivie. Chacun des chapitres est constitué de vignettes elles-mêmes précédées d'un nom de lieu qui, pour le lecteur novice, renvoie à une géographie fort imprécise (en dépit d'une carte épurée), et d'une date : juste l'année. Le sentiment d'une temporalité très forte et structurée s'en dégage : 1975, 1978... mais, en même temps, cette temporalité reste très floue : une année comporte 12 mois, ce n'est pas rien ; les saisons qui ne sont pas mentionnées, sauf, page 20, « la saison sèche et la saison des pluies », ont-elles une importance ? Enfin, un sous-titre bref qui peut être explicite (« Une conférence de Jean-Marie Tjibaou »), plus abstrait ou poétique (« Déferlante de rires » ; « Émerveillements ») ouvre sur les premiers mots d'une vignette. Ces descriptions, évocations ethnographiques sans analyse, sont souvent brèves, de cinq lignes à quelques pages et l'on pourrait se poser la question de l'usage et de la nécessité de cette forme d'écriture : est-ce que l'ethnographie peut faire usage d'une description qui ne soutiendrait pas, ne servirait pas un propos, une analyse ? Existerait-il des évocations qui seraient superflues, voire inutiles ? À la lecture, il apparaît comme une évidence que rien n'est inutile ou superflu dans ce texte. Ces moments ethnographiques, ces moments ordinaires sont porteurs de la vie des hommes, des femmes, des enfants. Ils rendent compte de manière très forte d'un quotidien chargé de sons, de musique, de timbres de voix, de bruits de la nature, de la pluie, de la forêt, de rires, de pleurs et de silences. Ils rendent compte de choses triviales, quotidiennes comme les parties de foot, les jeux de séduction, les danses, les morts, les beuveries, tout aussi fondamentales que les temps exceptionnels des tournants politiques, des initiations, des deuils. Quelque part dans le livre (p. 59), un enfant de 8 ans enfile avec soin un imperméable vert, un imperméable neuf. Il fait quelques pas sous la pluie, un sourire éclatant sur le visage. Y a-t-il quelque chose à comprendre ? L'auteur ne nous propose pas d'analyse.
- 3 Je n'ai pas retenu la date ni le lieu, pourtant ce sourire a éclairé l'ensemble de ma lecture. Peut-être parce que l'essentiel de ce sourire-là ne réside pas dans une date ou un lieu, mais dans ce qu'il permet de comprendre : la question du rapport au temps, qui rythme la lecture. En effet, tout au long du texte, on a des temps qui se succèdent mais qui, assez habilement, se succèdent de manière à nous déstabiliser, à nous désarçonner. Les chronologies s'enchevêtrent, on passe du milieu des années 1970 à la fin des années 2000 pour revenir en arrière. Ce qui reste de cette temporalité brouillée, c'est un rythme qui s'impose, celui de l'histoire : dans toutes ces histoires de quatre décennies racontées, on a le temps plus restreint du quotidien, avec des alternances entre le jour et la nuit, entre le

soleil et l'arrivée de la pluie, entre les temps d'actions et les temps d'inaction, on passe du rythme lent de la séduction à celui rapide de la chasse aux pécaris.

- 4 Le temps qui passe c'est aussi l'histoire qui se déroule, 45 ans de vie, de travail, d'apprentissage et d'histoires du monde. Bien entendu, ce n'est pas « une » histoire du monde, mais c'est accéder à la possibilité de voir le temps s'écouler pour des groupes donnés en des endroits donnés. Au fil des pages, on se surprend à retourner à la date indiquée en début de paragraphe pour réaliser qu'aujourd'hui, au moment de la lecture, cet enfant dont il est question est un homme adulte, cette jeune femme est une vieille femme, et telle personne âgée n'est probablement plus de ce monde. Il en est d'autant plus frappant d'être plongé dans cette écriture qui décrit des scènes si fortes et si présentes, et de comprendre qu'elle est inscrite dans le temps et qu'elle raconte quelque chose de ce temps qui a passé.
- 5 La temporalité est rappelée par des incises anodines : « il m'avait inclus chez les jeunes adultes (j'avais 22 ans) ». Par cette simple mention, chacun peut être renvoyé à ses 22 ans, au temps qui s'est écoulé depuis, dans sa vie personnelle, mais aussi professionnelle, au temps qui s'est écoulé dans la discipline elle-même. *Jouer, danser, boire* est un livre qui retrace l'histoire d'un regard « sur » le monde ; c'est aussi celle d'un anthropologue et d'un homme « dans » le monde.
- 6 Au fur et à mesure de la lecture, on a donc le sentiment que le temps qui passe est finalement le maître d'un jeu incontrôlable ; mais l'on comprend également que c'est la cohérence du regard de cet ethnologue qui, par son attention aux détails et par sa volonté d'en rendre compte, participe à la construction d'une connaissance : celle notamment des apprentissages partagés par l'ensemble des protagonistes ; ceux des jeunes initiés, des apprentis chasseurs, des jeunes musiciens en formation – au départ, ils ne savent rien, on leur donne une flûte, on les met au milieu, là où ils feront le moins d'impairs possibles.
- 7 Ce que l'on peut également lire au fil des pages, c'est la question de la formation de l'ethnologue puisque « c'est en enregistrant que l'on devient ethnomusicologue ». Suivent une succession de petits détails sur la technique, le « comment faire ». Un passage sur le casque d'écoute. Ce qu'il permet justement de mieux entendre. Ce filtre que l'on pose sur ses oreilles, dont on pourrait penser qu'il ferme, qu'il exclut, au contraire, permet de percevoir, d'écouter autrement. Les petites scènes de l'ethnographie quotidienne sont alors autant de prétextes à des réflexions sur la discipline, la méthode, la praxis de l'ethnographie. L'enregistrement et les « bruits parasites » (p. 37) interrogent les frontières du recueil ethnographique. Que faire des petits bruits annexes, sont-ils parasites ? Doit-on obtenir des enregistrements propres ? Mais alors que deviendrait « l'épaisseur charnelle de la vie », tous ces à-côtés qui existent parce qu'on est dans la vie et pas dans un studio d'enregistrement ?
- 8 Le rythme encore, celui donné par nos interlocuteurs, accepter un autre temps que le sien : « il commença à m'expliquer, à me dérouler, de manière très claire toute l'organisation des classes d'âge. Très excité, je me ruai sur cahier et crayons mais il m'arrêta en riant : “Attends ! Attends ! Je vais tout expliquer. Écoute bien d'abord. Après je recommencerai et tu écriras” » (p. 90). Savoir saisir, « ne rien refuser », se « libérer [des] préjugés » : « ces chants *ae ae*, on peut aussi les interpréter pour s'amuser et parfois j'en joue à l'harmonica... Vous voulez que je montre ? [...] “Non ! Non merci. Ce qui nous intéresse ce sont les manières vraiment anciennes...” Pierre a souri de notre jeunesse. Un peu incrédule tout de même devant tant de bêtise... » (*ibid.*).

- 9 À la lecture de ce livre, on en vient finalement à réaliser que, en ethnologie comme dans d'autres moments de la vie, ne pas savoir, ne pas connaître, ce n'est pas forcément un problème, parce que ne pas savoir, ne pas connaître, c'est plutôt « ne pas encore savoir », ne pas être déjà arrivé. Et c'est bien pour ça, parce qu'il est admis qu'il est possible de ne pas savoir, qu'il y a des apprentissages, qu'il y a des étapes, des rites d'initiation, des répétitions et une connaissance qui ne cesse de se préciser, de s'aiguiser, de se partager.
- 10 Ce livre raconte donc toutes ces étapes, toutes ces répétitions. Mais ce qui est également frappant, c'est de voir que toutes ces histoires « se racontent », et l'on comprend bien dans les blagues, dans les moqueries, dans les récits, dans les souvenirs que les gens évoquent, à quel point cette dimension de se dire est fondamentale. Pas simplement pour initier l'ethnologue, le visiteur de passage, mais aussi pour se raconter aux plus jeunes, ou se remémorer ensemble.
- 11 Des histoires d'hommes, de femmes, d'enfants à des moments de leur vie. Certains de ces moments sont totalement anecdotiques, d'autres sont cruciaux, mais ils sont toujours partagés. Ce texte est rempli de passeurs, de transmetteurs, d'accompagnateurs : sont échangés, partagés, des récits, des rires, de la musique, des documents, des informations, des confidences, des contacts, des paquets... autant de choses qui, comme le témoin d'une course de relais, se transmettent entre des individus et, parmi eux, un ethnologue. Ainsi les voix se croisent et parfois s'affrontent, donnant à entendre les modalités d'une résistance et la possibilité d'une réinterprétation de rapports de domination et d'interprétation de l'histoire. Et, page 25 et suivantes, comme dans une discussion ultérieure à la publication, Jean-Michel Beaudet porte la voix de « tous ces peuples qui répètent aux envahisseurs d'hier et d'aujourd'hui : *“Nous n'avons pas besoin de vous pour mourir ! Nous n'avons pas été vaincus !”* » (italique de l'auteur).
- 12 Cette idée « d'être vivant » amène à l'articulation entre confiance, méfiance et résistance et il est frappant de constater que ces moments donnés à lire ne renvoient pas à une mémoire qui serait prisonnière du passé. Si la violence des relations et des dominations ne peut être ignorée, pour autant il est question de mondes vivants. Violentés, bouleversés, mais vivants. Ces espaces ne sont plus les mêmes, le marteau et les clous (p. 141) sont introduits au village. Effectivement, il y a avant et après le marteau et les clous, mais pour autant, il y a bien des gens qui sont là, avec le marteau entre les mains et qui tapent sur les clous pour construire les maisons dans lesquelles ils vont habiter. Il est question de flûtes taillées dans les bambous mais également d'enregistrement de CD, de pirogues mais aussi de bateaux à moteur. Le monde se transforme, inéluctablement, mais les personnes parviennent, parfois, à négocier les cadres des importations. Face à l'extension des interdits musicaux imposés par les églises protestantes, l'on concède la prohibition de l'usage des tambours mais pas celle de la bière de manioc et des orchestres de flûtes qui l'accompagnent (p. 71).
- 13 Le livre refermé, on demeure avec le très grand plaisir procuré par cette lecture qui, par touches successives, nous a rappelé que les gens « sont bien vivants », qu'ils existent, vivent, jouent dansent et pleurent, que l'ethnologue soit là ou pas. Mais on en retient aussi que, sans les ethnologues, il n'y a plus d'ethnologie et *Jouer, danser, boire* nous aide ainsi à comprendre que l'ethnologie reste une proposition nécessaire, un regard indispensable. On constate alors que, comme le disait d'ailleurs l'auteur¹, l'ethnologie est et sera, de plus en plus, une connaissance et un regard partagés et qu'il y aura de plus en plus de manières différentes de faire, une multiplication des approches, des regards, des pensées.

NOTES

1. Lors d'un débat autour de son livre (musée du quai Branly - Jacques-Chirac, 4 avril 2018).

AUTEURS

SYLVAINÉ CAMELIN

Université Paris Nanterre/LESC